

L'EGLISE DE ROME

— EST —

L'ENNEMIE

— DE LA —

SAINTE-VIERGE

— ET DE —

JESUS-CHRIST.

MONTREAL :

1891.



L'EGLISE DE ROME

EST

L'ENNEMIE

DE LA

SAINTE-VIERGE

ET DE

JESUS-CHRIST.

BELOMBQUE
SAINT-SULPICE

MONTREAL :

1891.

Ce petit traité est respectueusement offert aux populations françaises des Etats-Unis et du Canada, par leur frère et ami,

C. CHINIQUEY,

Ste Anne, Kankakee Co., Illinois.

Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. (*Matt. C. XI, v. 28.*)

Tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur Jésus, seront sauvés. (*Rom. X, 13.*)

Qui accusera les élus de Dieu? Sera-ce Dieu, lui qui les justifie? Qui osera les condamner? Sera-ce Jésus-Christ, lui qui est mort pour nous, qui de plus est ressuscité : qui est à la droite de Dieu, et qui intercède pour nous? (*Rom. C. VIII, v. 33-34.*)

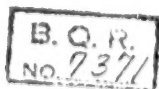
Je vous écris ceci enfin que vous ne péchiez pas. Si néanmoins quelqu'un pèche, nous avons pour avocat envers le Père, Jésus-Christ qui est juste. (*1^{re} Ep. St. Jean, C. II, v. 1.*)

Il a fallu qu'il fût en tout semblable à ses frères, pour être envers Dieu un Pontife compatissant et fidèle en son ministère, afin d'expier les péchés du peuple.

Car c'est des peines et des souffrances ~~montes~~ par lesquelles il a été tenté et éprouvé qu'il (Jésus) tire la vertu et la force de sauver ceux qui sont tentés. (*Hébreux II, 16-18.*)

C'est Jésus qui est cette pierre que vous architectes, avez rejetée et qui cependant est devenue la principale pierre de l'angle.

Il n'y a point de salut par aucun autre. Car nul autre nom n'a été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés. (*Actes IV, 11-12.*)



BT
680
C45
1891 JS

PREFACE.

La pensée qui a dicté cet écrit que j'offre à la méditation des populations canadiennes françaises de l'Amérique, est tout entière dans ce titre : " L'Eglise de Rome est l'ennemie de la Sainte Vierge et de Jésus-Christ."

Bien des Catholiques romains seront probablement surpris d'entendre dire que leur Eglise est l'ennemie de la sainte mère du Sauveur, accoutumés, comme ils le sont, à croire que la Ste Vierge n'est honorée que parmi eux. Mais qu'ils lisent ce petit livre que leur offre le plus dévoué de leurs frères ; et ils resteront convaincus que les honneurs rendus, parmi eux, à l'humble et pure Vierge de Nazareth, sont des honneurs sacrilèges, dont elle doit avoir horreur.

Car si jamais la prédiction du prophète Siméon a eu son accomplissement : " Ton âme sera percée par un glaive " (LUC II, 35) ; c'est surtout depuis que les Papes de Rome, oubliant tout ce qu'ils doivent d'amour, de reconnaissance, de respect et d'adoration à Jésus-Christ, ont osé dire que la Ste Vierge était l'unique espérance des pécheurs ; la porte du ciel ; le salut du monde, l'unique fondation de leur espoir et de leur foi, l'avocat des pécheurs, &c. &c.

Loin d'honorer la Ste Vierge, en lui donnant des titres qui n'appartiennent qu'à Jésus, on l'outrage, on l'abreuve de honte et de douleur, s'il est permis de

parler ainsi. Aujourd'hui que, sans aucun doute, elle jouit au ciel du bonheur que le Seigneur promet à ceux qu'il aime, elle ne peut avoir qu'une pensée, qu'un désir : c'est que Jésus soit *seul* reconnu, béni et adoré, comme l'unique espérance du pécheur, l'unique porte du ciel, l'unique salut du monde, l'unique fondation de notre espoir et notre foi, l'unique avocat que nous ayons au ciel !

Plus on étudie les tendances de l'Eglise de Rome, plus on est épouvanté de l'habileté, et de la redoutable persévérance avec lesquelles elle repousse le monde vers l'idolâtrie des temps passés.

L'Eglise romaine ne trouve pas encore ses peuples prêts à accepter son dernier mot de blasphème contre Jésus-Christ ; elle n'ose pas encore dire que la grande victime du Calvaire, que Jésus crucifié, n'est qu'un homme impuissant et faible, un imposteur que nous pouvons oublier sans danger pour notre salut ; mais, il est visible qu'elle prépare rapidement le monde à ne pas s'effrayer de ces doctrines !

L'Eglise romaine parle encore de Jésus-Christ, comme ayant une certaine mesure de bonté, de puissance et de bonne volonté pour sauver le pécheur. Mais à peine a-t-elle fait ces aveux, qu'elle semble les regretter et se hâter d'en détruire toutes les salutaires impressions, en assurant le pécheur que quoique Jésus-Christ soit bien bon, bien miséricordieux, il n'est pas prudent ni convenable d'aller droit à *Lui* lorsque l'on a quelque faveur à demander, vu que sa Sainteté et sa Justice inexorable l'obligent à être souvent, sinon constamment, en courroux contre le pécheur !

L'Eglise de Rome avoue bien encore qu'il y a un Sauveur du monde qui s'appelle Jésus ; mais elle nous assure que ce Jésus est tellement choqué, fatigué de

nos péchés, qu'il est à tout moment sur le point de nous abandonner, de nous maudire et de nous jeter en enfer ! Heureusement pour nous, assure-t-elle, que nous avons au ciel une mère qui, elle, bien différente de son fils et bien plus compatissante que Lui, ne se fâche jamais contre le pécheur ! Elle n'est que douceur et miséricorde pour les coupables... Pourvu qu'on s'adresse à elle, tout est bien ; le salut est assuré ! Elle va vers son fils qu'elle trouve toujours courroucé, la foudre en main ! Mais elle dit un mot en faveur du pécheur ; et, comme un bon fils ne peut pas repousser la prière de sa bonne mère, voilà le Sauveur des Papistes qui oublie tout-à-coup sa colère et consent à épargner le coupable et à lui pardonner !

Ce n'est pas par sa *propre bonté*, par sa *propre miséricorde* que le Sauveur nouvellement inventé par les papes a pitié du pécheur ; c'est par amour pour sa mère, c'est par respect et obéissance à ses ordres qu'il nous pardonne !

Dans le système de l'Eglise romaine, ce n'est plus le sang du Calvaire qui crie miséricorde au ciel pour nous pécheurs ; c'est la voix de Marie qui se fait entendre et nous assure notre pardon !

Et cet horrible blasphème est prêché comme une vérité évangélique dans toutes les chaires, soutenu dans tous les livres, et propagé par tous les prêtres, les évêques et les papes de l'Eglise de Rome.

Et plutôt à Dieu que ce que nous disons ici ne fût qu'une exagération, une erreur de notre part ! Mais c'est une triste vérité ; une vérité que pas même un seul prêtre de l'Eglise romaine osera nier. Aujourd'hui dans l'Eglise de Rome, le Sauveur que l'on prêche, n'est plus qu'un Sauveur fâché, irrité contre le pécheur ; un Sauveur qu'il est à peu près inutile de chercher à

apaiser nous-mêmes, à cause de nos péchés ; c'est un Sauveur vers lequel il n'est pas prudent d'aller pour en obtenir quelques faveurs !

L'Eglise de Rome porte ses doctrines blasphématoires à ce sujet jusqu'à l'absurde. Elle va jusqu'à comparer Jésus, l'agneau de Dieu, à l'impie Assuérus irrité contre le peuple hébreux, et qui ne peut être apaisé que par la voix et les larmes d'Esther ! Elle compare l'humble, le doux, le miséricordieux Jésus de l'Evangile, au farouche et sanguinaire soldat romain, Coriolan, qui ne fit grâce à sa coupable patrie que pour l'amour de sa mère.

Après nous avoir montré Jésus, notre Sauveur, irrité comme Assuérus, ou furieux comme Coriolan, l'Eglise romaine, ne voulant pourtant pas nous jeter tout à fait dans le désespoir, nous assure que de même qu'Esther apaise Assuérus et Véturie désarme Coriolan, ainsi Marie va fléchir le courroux de son fils irrité contre nous. Et, à cause de cela, elle appelle Marie : *l'avocat des pécheurs, la porte du ciel !*

Ainsi d'après l'Eglise de Rome, il y a au Ciel un cœur plus miséricordieux pour les pécheurs que le cœur de Jésus, c'est le cœur de Marie ! Si l'on en croit les papes, il y a au ciel une âme plus compatissante aux misères de l'homme, que l'âme de Jésus : c'est l'âme de Marie ! Il y a au ciel une oreille plus attentive aux cris douloureux des enfants d'Adam, c'est l'oreille de Marie ! Et voilà pourquoi aujourd'hui tous les papes, les évêques et les prêtres de Rome crient aux pécheurs et aux malheureux : " Adressez-vous à Marie ! ! . . . c'est par elle que vous avez le salut ! "

Que devient Jésus-Christ d'après cette nouvelle religion que les papes de Rome ont inventée ? Il n'est plus qu'un être secondaire au ciel et sur la terre ! Il

n'agit plus par l'impulsion de son éternel amour; ce n'est plus, comme dit le prophète : " Parce que ses miséricordes sont infinies," qu'il pardonne et qu'il aime; mais c'est parce que sa mère le veut ainsi que le pécheur sera sauvé! La conséquence inévitable de cette monstrueuse doctrine, est que Jésus-Christ perd de plus en plus sa place dans la pensée comme dans le cœur de l'homme.

Ce n'est plus vers Jésus que les espérances de l'homme se tournent : c'est vers Marie! Ce n'est plus vers Jésus que *ceux qui sont chargés et fatigués* vont chercher du soulagement : c'est vers Marie !

Et si déshonorer ainsi le fils, c'est briser le cœur de la mère, n'avons-nous pas le droit de dire que l'Eglise romaine est *l'ennemie* par excellence de la Ste Vierge, comme elle l'est de Jésus-Christ, et qu'elle perce son cœur d'un glaive de douleur ?

Ah ! si du haut du ciel, elle voit l'encens sacrilège qui fume sur ses autels ; si elle voit ces multitudes si abjectement prosternées aux pieds de ses statues ; si elle entend les louanges blasphématoires qui lui sont adressées de tous les lieux où le pape de Rome compte des sujets ; et si elle pouvait faire entendre sa voix, comme elle dirait à nos frères égarés de l'Eglise romaine : " Cessez de m'appeler la porte du ciel, le refuge des pécheurs, la fondation de votre espérance et de votre foi ; cessez d'invoquer mon nom pour être sauvés . . . Jésus seul est et sera pendant toute l'éternité, la seule porte du ciel, le seul Sauveur des pécheurs, la seule espérance du monde, la seule joie des élus . . . C'est *par son nom seul*, et par aucun autre nom, que le pécheur est sauvé. A Jésus, et à Jésus seul, avec son Père et le Saint-Esprit, soit donc tout honneur, toute gloire, toute action de grâces pendant le temps et l'éternité."

Mais c'est en méditant l'Evangile que l'on comprend surtout que l'Eglise de Rome outrage la mère du Sauveur en outrageant le Sauveur lui-même, dans le culte sacrilège qu'elle lui rend. Et voilà pourquoi nous conjurons nos frères de l'Eglise de Rome de méditer avec nous les pages des livres saints que nous présentons à leur intelligence, dans les quelques chapitres qui suivent.

Puisse le bon et miséricordieux Sauveur éclairer des lumières de son St. Esprit chacun de ceux qui liront ce petit ouvrage; et puissent-ils bien comprendre que Jésus seul est notre espérance, notre avocat, notre salut, notre voie, notre lumière et notre vie, comme il est notre seul Sauveur pour le temps et l'éternité.

N.B.—Le lecteur est prié de se rappeler que toutes les citations de l'Ecriture Sainte incluses dans ce traité sont tirées d'une version catholique romaine.

L'EGLISE DE ROME
EST
L'ENNEMIE
DE LA
SAINTE-VIERGE ET DE JESUS-CHRIST.

CHAPITRE I.

LE BON PASTEUR ET LA BREBIS ÉGARÉE.

“ Alors Jésus leur proposa cette parabole : Quel
“ est l'homme parmi vous qui, ayant cent brebis et en
“ ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf
“ autres dans le désert pour s'en aller chercher celle
“ qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve ; et lors-
“ qu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules avec joie :
“ et étant retourné en sa maison, il appelle ses amis et
“ ses voisins et leur dit : Réjouissez-vous avec moi,
“ parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue ! ” —
(*Luc, ch. XV.*)

Pesons chacune des paroles de Jésus, et méditons-la
avec l'aide de sa grâce.

Le Bon Pasteur a compté ses brebis ; mais, oh !
malheur ! une d'elles manque à l'appel ! une d'elles
s'est égarée et perdue sur la route ! Cette découverte
est comme une épine qui perce son cœur : il ne peut
plus trouver de repos ; il est inquiet, troublé et il laisse
là ses quatre-vingt-dix-neuf brebis qu'il aimait tant ;
il semble ne plus penser à elles, pour ne s'occuper que
de celle qui s'est égarée. Il court après elle ; il la

cherche de tous côtés et ne néglige aucun moyen, aucune démarche qui puisse le mettre sur la piste de sa chère brebis. Il se fatigue, s'épuise à la chercher. Aucun obstacle ne l'arrête, ni le rebute... Il aime tant sa chère brebis, qu'il ne pense plus qu'à elle ! Il la cherche sans jamais se décourager, jusqu'à ce qu'il la trouve. Il la voit enfin ! Mais dans quel état ! A moitié morte de fatigues, déchirée par les épines, les pieds ensenglantés par les ronces et ne pouvant plus faire un pas.

Que va faire le Bon Pasteur à la vue de sa coupable, mais si chère brebis ? Va-t-il lui adresser des reproches ? Va-t-il la frapper pour la forcer à marcher et revenir au bercail ?

Non, non, le Bon Pasteur n'a pas un mouvement de colère, pas une parole amère contre sa chère brebis. Son égarement n'a rien diminué de son amour pour elle... Cette brebis coupable a bien pu contrister, désoler le cœur du Bon Berger ; mais ce cœur brisé par la peine, est resté plein d'amour, de compassion. On dirait, au contraire, que les égarements, les malheurs de la pauvre brebis n'ont fait que donner une nouvelle force à l'amour du Bon Pasteur pour elle.

Il voit bien qu'elle est trop épuisée pour marcher et revenir au bercail. Que fait-il ? Il se penche vers elle, il la prend entre ses bras, il la presse sur son cœur !... Puis il la met sur ses épaules ! Et le voilà, courbé sous son précieux fardeau, qui rapporte au bercail sa chère brebis égarée. Mais ce n'est pas tout. La joie du Bon Pasteur est si grande, son bonheur si sincère, qu'il ne peut plus se contenir ! Il crie, il appelle ses amis ; il veut que la joie qu'il goûte soit partagée par tout le monde : il ne permet à personne de rester indifférent. " Réjouissez-vous," leur dit-il ; " car ma brebis qui était perdue est retrouvée !"

Le voilà, le Bon Pasteur de l'Evangile ; le voilà, dépeint par lui-même, ce Sauveur du monde, dont le nom béni fait fléchir tous genoux dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Le Bon Pasteur, le Jésus crucifié dont l'Evangile nous parle, est la miséricorde de Dieu, l'amour, la charité sans bornes de l'Eternel, incarnés dans la personne du Sauveur. Le Sauveur de l'Evangile ne se fâche pas, ne se courrouce pas contre ses brebis, même lorsqu'elles s'égarent. Il les aime toujours d'un amour si grand, si véritable, que jamais, non jamais, ni les saints, ni les anges, ni les vierges ne seront capables de les aimer autant !

Le Pasteur, le Jésus de l'Evangile, n'a jamais renoncé parmi ses amis, personne qui pût aimer ses chères brebis autant que lui. . . . Jamais il n'a permis, ni sur la terre, ni au ciel, à personne de se mettre entre lui et ses brebis pour l'exciter à les aimer.

La moderne doctrine de Rome, qui nous dit que le cœur du Bon Pasteur est tellement refroidi, irrité contre ses brebis égarées, qu'il les oublierait ou les délaisserait, si la Ste Vierge ou d'autres saints n'étaient là pour lui rappeler ce qu'il a souffert pour elles, est d'une telle absurdité et d'une telle impiété, qu'on ne sait trop s'expliquer comment tant d'âmes se sont laissées prendre à ce piège.

Par quelle raison la Ste Vierge s'intéresserait-elle plus au salut des pécheurs que Jésus lui-même ? Pourquoi le cœur de Marie serait-il, au ciel, plus compatissant à nos misères que le cœur de Jésus ? Et pourquoi son oreille serait-elle plus attentive à nos prières que celle du Sauveur ? — Jamais on ne trouvera de réponse à ces questions, en consultant le sens commun. Jamais, non plus, on ne pourra, dans les Saintes Ecri-

tures, trouver un seul mot qui puisse en aucune manière servir d'excuse et de prétexte à cette monstrueuse doctrine. Et c'est certainement outrager les Saints du ciel, comme c'est outrager Jésus-Christ lui-même, que de croire et de dire avec l'Eglise romaine, que notre salut ne tient pas *uniquement* à l'amour et à la miséricorde de notre Sauveur, mais que cet amour et cette miséricorde de Jésus-Christ, étant paralysés par nos péchés, il faut qu'ils soient comme stimulés et réveillés par les compassions et la charité plus actives et plus efficaces des saints.

Pour faire accepter le culte sacrilège qu'elle rend aux saints, et pour porter les pécheurs à mettre toute leur confiance dans la Ste Vierge, l'Eglise de Rome nous assure que nos péchés ont l'effet de refroidir l'amour et la compassion de Jésus-Christ pour nous. Mais alors l'Eglise de Rome devrait nous dire comment il se fait que nos péchés n'ont pas de même l'effet de refroidir le cœur de la Ste Vierge et des saints, qui, suivant l'Eglise romaine, savent tout ce que nous faisons.

Si, comme il n'y a pas à en douter, les saints au ciel sont unis de volonté et de sentiments avec Dieu, ce qui déplaît à Dieu doit déplaire aux saints ; ce qui contriste et refroidit le cœur de Jésus-Christ, doit également contrister et refroidir le cœur des saints (toujours en supposant vrai le système de Rome sur la prétendue connaissance que les saints ont de tout ce qui se passe sur la terre), ainsi donc, lorsque Jésus-Christ s'irrite et se fâche au ciel, comme les papes de Rome nous l'assurent, les Saints et la Ste Vierge surtout, devraient partager et approuver cette colère, au lieu de la combattre et de s'opposer à ses effets.

Voilà le malheur de l'Eglise de Rome : ayant aban-

donné la parole de Dieu, qui est la seule boussole de l'esprit humain, pour suivre les fables et les traditions des hommes, elle a oublié que JÉSUS est notre avocat au ciel ; non pas l'avocat des saints, mais des pécheurs ; elle a oublié que cet *avocat* est *suffisant*, et que, par conséquent, il n'en est pas besoin d'autres ; elle a oublié que mille et mille fois Jésus a dit aux pécheurs : " Venez à moi et vous serez sauvés . . . " et qu'il n'a jamais dit " Allez à ma mère ou à tel ou tel saint et vous serez sauvés . . . " L'Eglise de Rome a oublié que le nom de JÉSUS est le *seul* nom que l'on puisse invoquer pour être sauvés . . . Elle a oublié que St. Paul, ou plutôt l'Esprit Saint, par la bouche de St. Paul, dit : " Nous n'avons pas un sacrificateur qui ne puisse compatir à nos infirmités, puisqu'il a été tenté de même que nous, en toutes choses, excepté " le péché."

" Allons donc *avec confiance* au trône de grâce, afin " d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être " secourus dans le temps convenable." (Hébr. IV, v. 16.)

L'Eglise de Rome ayant donc oublié que Jésus était toujours bon et miséricordieux ; mais croyant et prêchant aux peuples qu'elle a trompés, que Jésus-Christ était souvent en colère contre le pécheur, et voyant bien que le besoin des pécheurs est d'avoir un Sauveur toujours bon et toujours miséricordieux, un Sauveur en un mot toujours prêt à écouter ceux qui invoquent son saint nom, toujours prêt à recevoir ceux qui viennent à lui, elle a dû alors inventer et tâcher de trouver un autre Sauveur que ce Jésus qu'elle nous dit être toujours en colère . . . Alors elle s'est créé d'autres sauveurs au ciel ; elle s'est cherché d'autres amis, d'autres intercesseurs, d'autres avocats, à qui elle a sacrilègement accordé toutes les qualités de bonté, de

miséricorde, de douceur à toute épreuve, dont elle avait dépouillé le vrai Sauveur !

Mais espérons que nos frères de l'Eglise de Rome comprendront bientôt qu'ils sont trompés par leurs papes. Ce n'est pas Marie, mais Jésus qui est la *porte* du ciel, l'espérance des pécheurs, le salut du monde.

CHAPITRE II.

LE BON PÈRE ET L'ENFANT PRODIGE.

“ Jésus leur dit encore : “ Un père avait deux fils,
“ dont le plus jeune lui dit : Mon père, donnez-moi
“ ma part de ce qui doit me revenir de votre bien ; et
“ le père fit le partage de son bien. Peu de jours après,
“ le plus jeune de ses enfants, ayant amassé tout ce
“ qu'il avait, s'en alla dans un pays étranger fort éloi-
“ gné où il dissipa tout son bien en excès et en dé-
“ bauches.

“ Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande
“ famine en ce pays là, et il commença à tomber en
“ nécessité.

“ Il s'en alla donc et il s'attacha au service de l'un
“ des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des
“ champs, pour garder ses pourceaux.

“ Et là, il eut été bien aise de remplir son ventre des
“ écosses que les pourceaux mangeaient, mais personne
“ ne lui en donnait.

“ Enfin, étant rentré en lui même, il dit : Combien
“ y a-t-il, chez mon père, de serviteurs à gages qui ont
“ plus de pain qu'il ne leur en faut, et moi je meurs
“ de faim.

“ Il faut que je parte, et que j'aille trouver mon père,
“ et que je lui dise : Mon père, j'ai péché contre le
“ ciel et contre vous. Je ne suis pas digne d'être ap-
“ pelé votre fils, mais traitez moi comme l'un de vos
“ serviteurs qui sont à vos gages.

“ Il partit donc et vint trouver son père.

“ Lorsqu'il était encore loin, son père l'aperçut ; il en

“ fut touché de compassion, et courant à lui, il se jeta
 “ à son cou et le baisa.

“ Son fils lui dit : Mon père j’ai péché contre le ciel
 “ et contre vous, je ne suis pas digne d’être appelé
 “ votre fils.

“ Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez
 “ promptement la plus belle robe et l’en revêtez, mettez
 “ lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds ;
 “ amenez aussi le veau gras et le tuez : mangeons et
 “ faisons bonne chère.

“ Parceque mon fils, que voici, était mort, et il est
 “ resuscité : il était perdu, et il est retrouvé.”

(St. Luc, Chap. XV.)

Comment lire cette histoire de l’enfant prodigue, sans verser des larmes d’attendrissement et d’admiration sur la bonté, la douceur, l’inépuisable tendresse de ce bon père ! N’avait il pas mille sujets de plaintes contre son coupable enfant ? Ne pouvait il pas lui adresser les reproches les plus mérités ? Son cœur de père n’aurait il pas dû perdre de son affection, après une si longue et si cruelle absence ! Les haillons dont il était couvert n’étaient-ils pas autant de témoins de ses honteux excès ! Mais rien de semblable n’apparaît dans cette divine parabole de l’enfant prodigue, où Jésus a voulu se dépeindre lui-même, tel qu’il est “ le père toujours tendre, toujours compatissant, toujours patient, toujours miséricordieux jusqu’à l’infini ! ”

Ne semble-t-il pas visible que notre bon et adorable Sauveur Jésus a voulu confondre, et détruire d’avance les sophismes et les blasphèmes de l’Eglise de Rome dans cette parabole ?

Oh ! le pauvre enfant prodigue connaissait bien le cœur de son père, lorsque du fond de sa profonde misère, il s’écriait : “ Il faut que je parte d’ici et que j’aille

trouver mon père!"—Voyez vous comme c'est vers son père *seul* que se tournent ses pensées et son cœur! comme c'est vers son père *seul* qu'il s'avance; comme c'est son père *seul* qu'il rencontre! comme c'est à son père *seul* qu'il parle! comme c'est de son père *seul* qu'il reçoit son pardon!

D'un bout de l'Evangile à l'autre, la vérité la plus certaine et la plus souvent exprimée; je dirai plus, la vérité par excellence, la grande vérité qui ressort à chaque page, à chaque mot de l'Evangile, c'est que *Jésus* est la personnification, l'incarnation, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la miséricorde, et de l'amour et de la compassion infinie de Dieu le Père pour l'homme, et l'homme pécheur; car il n'y en n'a pas d'autre. Chaque page, chaque parole de l'Evangile est la preuve irrévocable que Jésus, et Jésus *seul* est par excellence l'ami, le Sauveur du pécheur pénitent. Et la parabole de l'enfant prodigue est la plus sublime expression en paroles, comme le Calvaire est la plus sublime preuve en action, de l'amour infini, incompréhensible de Dieu pour l'homme coupable. Le grand désir de Jésus-Christ, c'est que les hommes croient à cet amour, à cette charité, sans bornes, dont son cœur et son âme surabondent pour eux.—Jésus veut, j'oserais dire que la grande ambition de Jésus-Christ est que les hommes comprennent qu'ils n'ont jamais été aimés par personne comme ils ont été aimés par LUI, et que jamais personne ne pouvait les aimer comme il les aime.

En lisant l'histoire de l'enfant prodigue, on sent que J.-C. veut absolument écarter la monstrueuse idée qu'il puisse y avoir quelqu'un, sur la terre ou dans le ciel, dont le cœur soit plus charitable, plus compatissant, plus aimant que le sien, pour le pauvre enfant prodigue.

Voyez avec quel soin le Sauveur ne met absolument

personne entre le père et le fils coupable ! Vous ne voyez ni frères, ni sœurs, ni mère, ni anges, ni saints, ni saintes intervenir dans cette divine réconciliation de l'enfant déchu d'Adam, avec son Père Céleste, son Sauveur et son Dieu ! Oh ! quel nouvel outrage le coupable enfant n'aurait-il pas fait subir au cœur de son père, s'il eût dit : "J'ai tant offensé mon père qu'il ne "voudra pas me recevoir ni m'écouter. . . Il faut que "je lui fasse parler par quelqu'autre. . . Je n'ose me "présenter moi-même avec ces haillons. . . il ne me "recevra pas. Je vais faire plaider ma cause par "quelqu'un de ces meilleurs amis, par mon frère qui "l'a toujours si fidèlement aimé !" Ne sent-on pas qu'un pareil langage eût été une insulte à l'amour du bon père. . . et qu'en laissant entrer dans son cœur des sentiments de défiance sur sa bonté, l'enfant prodigue se serait rendu, plus que par tous ses autres excès, indigne du pardon qu'il venait chercher ? . . .

Et, cependant, telle est la déplorable doctrine de l'Eglise de Rome : elle voit le pauvre enfant prodigue accablé sous le poids de sa misère ; et au lieu de lui montrer le Sauveur, le Jésus de l'Evangile *toujours* prêt à le recevoir entre ses bras, *toujours* prêt à lui donner le baiser de paix, *toujours* prêt à oublier le passé au premier cri de douleur échappé d'un cœur repentant ; elle lui montre un Jésus, un Sauveur tout différent, un Sauveur toujours irrité, de mauvaise humeur, qui ne peut être abordé que par des saints, des saintes. . . Le pécheur, dans l'Eglise de Rome, est averti de se tenir à une grande distance de son Père irrité ; il ne peut pas embrasser ses pieds, ni se jeter entre ses bras, et l'arroser des larmes de sa douleur, sans avoir auparavant fait parler pour lui tous les anges et les saints du Paradis.

Si un prêtre de l'Eglise de Rome eût rencontré l'enfant prodigue qui s'en retournait vers son père, que lui eût-il dit, s'il lui avait parlé comme son église parle aujourd'hui au pécheur? Il n'aurait pu lui tenir d'autre langage que celui-ci : " Mon pauvre enfant, tu fais bien de revenir à ton père demander pardon pour tes crimes ; mais ta conduite a été si coupable, qu'il doit être bien irrité contre toi. . . En vérité, tu cours grand risque de n'être pas écouté du tout ou au moins d'être mal reçu par ton père. . . Prends mon conseil : tu as dans la maison de ton père un frère dont la conduite a toujours été sans reproches : vas à lui d'abord, et prie-le de demander pardon pour toi à ton père. . . Ce qui te sera refusé à cause de ton abominable vie et de ta noire ingratitude, sera aisément accordé à la prière d'un enfant aussi vertueux que ton frère."

Mais l'enfant prodigue aurait répondu au prêtre de Rome : " Ah ! vous ne connaissez pas le cœur de mon père, puisque vous tenez un pareil langage : quoi-que je sois indigne d'être appelé son enfant et de m'asseoir à sa table, il est si bon que, j'en suis certain, il m'aime encore. Personne ne m'a jamais aimé comme mon père m'a aimé ; il est le meilleur, le plus tendre des pères. Prêtre de Rome, ne m'empêchez pas d'aller à lui. . . Je vais me jeter à ses pieds. . . je veux lui parler moi-même. . . Je sais qu'il n'y a personne dans la maison de mon père ni ailleurs, dont la charité et la compassion puissent égaler la sienne. Oh ! si vous connaissiez quel père j'ai abandonné ! Si vous eussiez vu ses larmes et sa tristesse lorsque je me suis éloigné de lui ! Si vous eussiez entendu ses sanglots, si vous eussiez vu sa douleur amère, lorsque je l'ai quitté ! Loin de me donner des pensés

"de défiance contre sa miséricorde ; loin de me dire
 "d'aller à d'autres, pour me préparer les voies du re-
 "tour, vous me diriez de courir à lui, et à lui seul.
 "Prêtre de Rome, aurait dit l'enfant prodigue, vous
 "ne connaissez pas mon père ! passez votre chemin !
 "Laissez-moi aller tout droit vers lui ; car, moi, je le
 "connais ! Puisque vous ne connaissez pas mieux mon
 "père, prêtre de Rome, cessez de chercher à diminuer
 "la confiance que j'ai dans sa bonté ; retirez-vous ! Si
 "vous saviez ce que j'ai souffert depuis que j'ai laissé
 "mon père ! Combien je souffre encore à chaque ins-
 "tant où j'en suis séparé ! Si vous saviez combien j'ai
 "hâte de le revoir, de me jeter à ses pieds, vous ne
 "rendriez pas la voie de mon retour plus longue
 "qu'elle ne l'est déjà ! Prêtre de Rome, ne m'empêchez
 "pas d'aller à mon père tout droit ; c'est lui, lui seul
 "que j'ai contristé, offensé : c'est de lui seul que je
 "veux avoir mon pardon. Oh ! depuis le jour où je
 "me suis dit : "Je vais aller vers mon père ;" et où
 "je me suis arraché des lieux témoins de ma profonde
 "misère, pour revenir vers lui, si vous saviez de quelle
 "joie mon cœur est inondé, malgré la honte et la
 "douleur que j'ai de mes égarements !—j'ai cette
 "espérance en moi que mon père va me recevoir avec
 "bonté.—Oh ! prêtre de Rome, je vous en conjure,
 "ne m'arrachez pas, ne diminuez pas, cette espérance
 "qui fait ma force et ma joie sur la voie du retour
 "vers mon père ; ne me troublez plus, je vous en prie.
 "Je vais vers mon père... et rien au monde ne
 "m'empêchera de me jeter à ses pieds et de lui parler
 "moi-même !"

Et si le prêtre de Rome eût voulu développer ses so-
 phismes pour prouver la nécessité de se chercher quel-
 qu'un pour apaiser la colère de son père irrité, l'enfant

prodigue se serait bouché les oreilles, en s'éloignant avec tristesse et dégoût d'un homme qui connaissait si peu le cœur de son père ; il aurait hâté ses pas pour regagner le temps que le prêtre de Rome lui aurait fait perdre.

Pour tromper les peuples et leur faire mieux avaler le poison de ses désolantes doctrines, l'Eglise de Rome est sans cesse à dire que le cœur d'une femme, d'une mère, est toujours plus tendre et plus sensible que celui d'un homme, d'un père. Mais appliqué à l'amour de Jésus-Christ pour l'homme, cette comparaison est infiniment grossière et blasphématoire. . . Elle est un outrage à Marie comme à Jésus-Christ.

Lorsque cet argument sera examiné de près, il n'y a pas un prêtre romain qui n'en rougisserait ; il n'y a pas un seul membre de l'Eglise de Rome qui n'en aura pas horreur.

Supposons tant que l'on voudra, que la Ste Vierge pendant sa vie mortelle, était bonne et compatissante pour les pécheurs, qu'elle désirait leur salut de toute la puissance de son cœur si pur et si aimant, sera-t-il possible de rencontrer un seul Catholique romain assez aveugle pour dire ou penser que la compassion, la charité de la Ste Vierge, pendant sa vie mortelle, était plus grande, plus sincère, plus efficace que l'amour de Jésus-Christ? Non : jamais je ne croirai qu'un homme quelque aveuglé qu'il soit par les erreurs de son Eglise, touchant la Ste Vierge, puisse ainsi la mettre de propos délibéré, au-dessus de Jésus-Christ, sous prétexte qu'elle était femme et que Jésus-Christ était homme.

Le plus aveuglement dévoué au culte de Marie dans l'Eglise de Rome, s'il veut se donner la peine de réfléchir un peu, sera forcé de confesser que la compassion, la charité, la miséricorde de Jésus-Christ pour

les pécheurs, pendant sa vie, étaient infiniment plus grandes, plus efficaces que celles de la Ste Vierge. Eh bien ! s'il en était ainsi pendant que Jésus et Marie étaient ensemble sur la terre, comment en serait-il autrement aujourd'hui ? Serait-il possible que, depuis qu'ils sont au ciel, la charité et la compassion de Jésus-Christ fussent devenues moins réelles, moins efficaces que celles de Marie ! Et que la compassion et la charité de la Ste Vierge auraient atteint un degré supérieur à celles de notre Sauveur, depuis que Jésus-Christ est assis glorieusement en corps et en âme à la droite de son Père, où l'Evangile nous le montre constamment occupé à prier pour les pécheurs !

Il est vrai que Dieu a mis au cœur de la femme, et surtout de la mère, d'interminables trésors de bonté, d'affection et de miséricorde ; mais il est et il sera éternellement vrai aussi, que le Dieu qui a mis au cœur de la femme, de la mère, ces trésors de compassion, *a gardé pour lui-même* une compassion et une charité pour les enfants déchus d'Adam, infiniment au-dessus de tout ce qu'il y a jamais eu et de tout ce qu'il y aura jamais de compassion de femme et de mère, sans excepter la Ste Vierge ! . . . On aura beau exalter les vertus, les qualités admirables dont Dieu a dû se plaire à orner le cœur et l'âme de la mère de notre Sauveur, il y aura toujours une distance incommensurable entre ses vertus et celles du Fils de Dieu, il y aura toujours un abîme insondable entre ses qualités et les divines perfections de celui dont elle a eu le bonheur d'être la mère, selon la chair . . . La compassion, la charité, la miséricorde de Jésus-Christ pour les pécheurs ont toujours été, et seront pendant tous les siècles, plus réelles, plus élevées au-dessus de celles de la Ste. Vierge, que le ciel ne l'est de la terre . . . Et de-

vant ces vérités, que jamais il ne sera donné à l'enfer de détruire, l'échafaudage des prétendus privilèges de Marie sur Jésus-Christ, à cause de sa qualité de femme et de mère, tombera.

D'ailleurs, si l'on veut avoir une idée juste de ce que Jésus pense de ces prétendus privilèges dont l'Eglise romaine fait la base de son culte, il n'y a qu'à lire ce que notre Sauveur lui-même en a pensé et ce qu'il en pense encore ; car il est aujourd'hui ce qu'il était hier : "Lorsqu'il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étant arrivés, et se tenant au dehors, demandèrent à lui parler. Et quelqu'un lui dit : Voilà votre mère et vos frères qui sont au dehors et qui vous demandent. Mais il répondit à celui qui lui disait cela : "Quelle est ma mère, et qui sont mes frères ? Elevant la main vers ses disciples, voici, dit-il, ma mère et mes frères. Car quiconque fait la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère !" (Matt. XII, 47).

Si les enseignements de l'Eglise de Rome, à l'égard de la prétendue puissance de la Ste Vierge, sur Jésus-Christ, étaient vrais, Notre Seigneur aurait-il répondu si froidement, mais si solennellement à sa mère, en présence de tout le peuple ? S'il était vrai que Jésus-Christ fit toujours ce que la Ste. Vierge lui commande, il l'aurait écoutée lorsqu'elle venait pour lui parler, il n'aurait certainement pas refusé de se rendre au désir qu'elle avait exprimé de le voir. . . et surtout il n'aurait pas répondu à sa prière par ces paroles qui seront une éternelle protestation du Sauveur du monde contre le culte sacrilège rendu à sa sainte mère : " Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère.

L'Eglise de Rome accuse les disciples de l'Evangile d'être ennemis de la Ste Vierge, si on n'est pas prêt à lui donner tous les honneurs que les Papistes ont coutume de lui rendre. Mais si cette accusation était fondée, Jésus-Christ se serait montré le premier ennemi de sa sainte mère, en recevant si froidement, devant tout le monde, le désir qu'elle lui faisait exprimer de le voir et de lui parler.—La même bouche qui a dit : "Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu," voulait nous mettre en garde contre le culte exagéré des saints.

Ce n'est pas Jésus-Christ ni ses véritables disciples qui sont les ennemis de la Ste Vierge et qui déshonorent son nom ; ce sont bien plutôt ceux qui lui donnent des titres et des honneurs qui n'appartiennent qu'à Jésus-Christ.

Béniſsons le Seigneur des grâces et des faveurs dont il a comblé l'humble et chaste Vierge de Nazareth ; mais rappelons-nous que nous n'avons au ciel qu'*un* Sauveur, qu'*un* Avocat nommé Jésus, et qu'il est la bonté, la miséricorde par essence ; et que ce Sauveur a dit aux pécheurs et leur dit encore : " Venez à moi !" *C'est à lui seul* que nous devons avoir recours, pour être sauvés ; n'oublions jamais que c'est son nom, le nom seul de Jésus, qu'il faille invoquer pour obtenir grâce . . . que c'est dans le sang versé par Jésus seul sur le Calvaire, qu'il faut nous confier pour le paiement de notre dette à la justice divine.

Rappelons-nous que Jésus *seul*, en un mot, est notre espérance, notre force, notre lumière, notre voie notre vie, notre salut.

CHAPITRE III.

JÉSUS CRUCIFIÉ ET LE BON LARRON.

“ Or, l'un des deux voleurs qui étaient crucifiés avec
“ Jésus, le blasphémait, en disant : Si tu es Christ,
“ sauve-toi toi-même, et sauve nous avec toi.

“ Mais l'autre le reprenait, lui disant : N'avez-vous
“ pas la crainte de Dieu, non plus que les autres, vous
“ qui vous trouvez condamné au même supplice ? En-
“ core, pour nous, c'est avec justice que nous souffrons
“ la peine que nos crimes ont méritée. Mais celui-ci
“ n'a fait aucun mal.

“ Et il disait à Jésus : Seigneur souvenez-vous de
“ moi lorsque vous serez dans votre royaume.

“ Et Jésus lui répondit : Je vous le dis en vérité :
“ vous serez aujourd'hui, avec moi, dans le Paradis.”

(Luc, chap. XVIII, ver. 5, 42-43.)

Ce sublime dialogue entre Jésus mourant sur la croix
et ce pécheur repentant, est le résumé le plus touchant
de la mission de Jésus-Christ sur la terre, comme il est
la mesure de la confiance illimitée que le pécheur péni-
tent doit mettre dans la miséricorde du Sauveur.

Il suffit de quelques réflexions sur ce qui se passe et
se dit, sur ces deux croix, pour comprendre l'injure
que l'Eglise de Rome fait à la Ste Vierge et à l'Évan-
gile, dans ses efforts pour tourner les pensées et les
cœurs des pécheurs vers Marie, *comme la fondation* la
plus solide de leur salut !

Pendant ce dialogue entre le Sauveur et le Bon
Larron, Saint Jean nous dit que Marie était au pied
de la croix. Il est donc permis de croire qu'elle eut

connaissance de ce qui se passait. Et comme elle dut sentir son cœur tressaillir de joie, malgré son amère douleur, lorsqu'elle entendit avec quelle bonté Jésus disait au compagnon de ses douleurs : " Aujourd'hui, vous serez avec moi, dans le Paradis."

Nul doute que la foi et la conversion du Larron dûrent être infiniment agréables à la sainte mère de Jésus, et qu'elles apportèrent pour le moment comme une heureuse diversion à ses douleurs.

Le spectacle qui nous est offert sur le Calvaire est d'une sublimité et d'une grandeur telles que jamais homme n'en pourra parler assez dignement. Lorsque la pensée se porte sur Jésus et le bon larron, et que, dans le recueillement et le silence de la méditation, on laisse tomber dans son âme les paroles qu'échangèrent ces deux crucifiés, l'on se sent pénétré d'un tel sentiment d'amour et de confiance pour le Sauveur, que l'on ne peut plus lui parler que par des larmes. . . l'on sent que manquer de confiance en Jésus, et douter de son amour et de sa miséricorde pour les pécheurs, est un des plus grands crimes dont l'homme puisse être coupable.

Mais supposons que le bon larron, au lieu de ne s'occuper que de Jésus crucifié, et de tourner toutes ses pensées et les affections de son cœur vers le Sauveur du monde, eût tourné ses pensées et ses espérances vers Marie, comme l'Eglise romaine le conseille à tous les pécheurs, et surtout aux pécheurs mourants ; supposons que le bon larron au lieu de dire à Jésus : " Souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume," lui eût dit ce que tous les papes, les évêques et les prêtres de Rome mettent dans la bouche des pécheurs : " Seigneur Jésus, j'ai tant fait de mal, que je ne mérite ni de vous parler, ni d'être écouté

"de vous. Mais voilà votre mère ! Son cœur de fem-
 "me doit naturellement être plus sensible et plus com-
 "patissant que le vôtre : elle m'écouterà donc mieux
 "que vous ; elle sera plus aisément touchée de pitié que
 "vous, sur mon malheureux sort. Ne trouvez donc
 "pas mauvais que je m'adresse à elle, de préférence à
 "vous, pour être soulagé dans les maux qui m'accab-
 "lent. Je n'ose pas vous parler moi-même : car vous
 "êtes le Saint des Saints, et je ne suis qu'un misérable
 "pécheur. Mais je vais vous faire parler par votre
 "mère, elle va vous demander grâce et miséricorde
 "pour moi. Un bon fils ne refuse rien à sa mère ! Vous
 "ne pouvez donc rien lui refuser de ce qu'elle va vous
 "demander pour moi ; car elle a des droits sur vous
 "que vous ne pouvez méconnaître. La grâce que vous
 "refuseriez donc à un criminel comme moi, sera aisé-
 "ment accordée à celle à qui vous ne pouvez rien re-
 "fuser. Vous êtes venu sur la terre, je le sais, armé
 "de la justice inexorable de votre Père, pour punir les
 "coupables. Mais tandis que Dieu le Père vous don-
 "nait la mission de la justice et du châtement, il don-
 "nait à votre mère la mission de la miséricorde et du
 "pardon. Je sais que sans Marie, je suis perdu : car
 "c'est elle qui *est la porte* du ciel, le *refuge* des pé-
 "cheurs... La choisissant pour mon avocat et ma
 "mère, je ne crains rien... car, je le sais, vous ne
 "pouvez rien lui refuser."

Nous le demandons à tout homme à qui Dieu a lais-
 sé une étincelle d'intelligence chrétienne, un pareil dis-
 cours, dans la bouche du larron, aurait-il été conve-
 nable ? aurait-il réjoui et honoré la Ste Vierge ? aurait-
 il, en un mot, obtenu du Sauveur ces paroles : " Au-
 jourd'hui, tu seras avec moi dans mon royaume " ?

Catholiques romains, qui lisez ces lignes, ne com-

prenez-vous pas que chacune de ces paroles, si elles eussent été prononcées par le larron sur la croix, aurait été un blasphème, un outrage à Jésus-Christ, une insulte à la Ste Vierge ? Voilà, cependant, sans aucune exagération, les sentiments que votre Eglise veut vous inspirer ! . . . Vous le savez, ce sont les paroles mêmes qu'elle vous fait apprendre par cœur, qu'elle vous fait lire dans tous les livres, et qu'elle vous fait annoncer par tous ses prêtres, pour que vous les adressiez à Jésus-Christ.

Continuons. Et supposons qu'après ce discours adressé à Jésus sur la croix, le larron, parlant à la Ste Vierge, lui eût dit : " Oh ! Marie, le refuge des " pécheurs, vous êtes le seul fondement de mon espé-
 " rance et de ma foi ; vous êtes la porte du ciel, la con-
 " solation des affligés, le salut des pécheurs ! C'est par
 " vous *seule* que toutes les grâces et les bénédictions
 " du ciel descendent sur la terre ! C'est par vous *seule*
 " que toutes les erreurs, les hérésies, les péchés sont dé-
 " truits dans le monde ! Tandis que votre fils Jésus
 " a pour mission de faire régner, dans le monde, la
 " justice inexorable du Père ; vous avez la miséricorde
 " en main, pour votre partage . . . Tous ceux qui met-
 " tent en vous leur confiance, et invoquent le se-
 " cours tout-puissant de vos prières seront sauvés !
 " Le bras de votre fils est sans cesse levé pour punir et
 " écraser le pécheur ; c'est vous, je le sais, qui empê-
 " chez ce bras vengeur de frapper.. Je vois que votre
 " fils est irrité contre moi . . . Je sens que j'ai mérité sa
 " colère . . . Veuillez donc, O Marie, l'apaiser et lui de-
 " mander grâce pour moi ; car, je suis si coupable
 " qu'il ne m'écouterait pas si je lui parlais ! Je remets
 " entre vos mains l'affaire de mon salut ; je me fais
 " votre enfant, votre serviteur, votre esclave. Regar-

“dez-moi avec compassion, pendant que je pleure
 “tes péchés. Faites-le souvenir que vous êtes sa
 “mère ; et qu'à ce titre, vous avez tout droit sur lui,
 “O Marie ! mon espérance et mon refuge, je me jette
 “entre vos bras ; sauvez-moi !”

Encore une fois, nous le demandons à nos frères de l'Eglise romaine, ces paroles, dans la bouche du larron sur la croix, n'auraient-elles pas été autant de blasphèmes, contre Jésus-Christ ; n'auraient-elles pas été autant d'outrages à la Ste Vierge ?

L'humble Marie, en face du Calvaire, aurait-elle reçu avec plaisir ces plates louanges ? Se serait-elle trouvée honorée par cette prière sacrilège, que les Catholiques romains, pourtant, répètent tous les jours ! Non, mille fois non ! Jamais la Ste Vierge, au pied du Calvaire, pendant que le sang de la grande victime tombait goutte à goutte de la croix, n'aurait consenti à s'entendre appeler, *le salut du monde, l'espoir des pécheurs, la porte du ciel* ; elle aurait repoussé avec horreur ces paroles de blasphème ; elle aurait répondu au larron :
 “ Ah ! malheureux ; si près de celui qui expie les péchés
 “ du monde, couvert de son sang, témoin de sa pa-
 “ tience, de sa douceur, de son amour même pour ses
 “ bourreaux, comment pouvez-vous douter de sa misé-
 “ ricorde pour vous ? Si je suis sa mère par la chair
 “ il est mon Dieu . . . il est mon Sauveur, comme le
 “ vôtre, par sa grâce ! Vous ne savez donc pas que
 “ c'est pour chercher et sauver les pécheurs qu'il est
 “ descendu du ciel ; que c'est pour les pécheurs que
 “ son corps est brisé, sa tête déchirée par les épines, ses
 “ mains et ses pieds percés par les clous ; et que c'est
 “ par amour pour les pécheurs que son sang coule à
 “ grands flots . . . et qu'il va bientôt expirer ! Il a passé
 “ sa vie à appeler les pécheurs à lui . . . Aux plus grands

" d'entr'eux, il disait : Venez à moi . . . et vous serez
 " soulagés et pardonnés . . . Son plaisir était d'être
 " avec les pécheurs . . . il était appelé l'ami des pé-
 " cheurs . . . Ne craignez donc pas de lui parler ; car il
 " est votre ami le plus sincère . . . Regardez les traits
 " de douceur et de bonté qui brillent à travers le sang
 " qui couvre son visage . . . C'est lui seul qui est le
 " salut du monde, le refuge des pécheurs, la porte du
 " ciel . . . C'est son nom seul qu'il faut invoquer pour
 " être sauvé. Votre manque de foi dans sa miséri-
 " corde et sa charité pour vous, le font plus souffrir
 " que les clous qui percent ses pieds et ses mains.
 " Pour avoir votre grâce et votre pardon adressez
 " vous à *lui* et à *lui seul*, car lui seul est votre véritable
 " ami, votre frère plein de charité, votre père rempli
 " d'amour, votre sauveur miséricordieux . . . Parlez-
 " lui donc vous-même ; et vous allez entendre de sa
 " bouche la sentence du pardon qui est déjà écrite en
 " son cœur ! Mais cessez de l'outrager et de m'outra-
 " ger aussi, en pensant que je puisse vous aimer plus
 " qu'il ne vous aime, et que je puisse être plus compa-
 " tissante pour vous qu'il ne l'est lui-même !"

Et que nos chers frères qui sont encore dans les liens
 des superstitions romaines, ne se laissent pas tromper
 par l'idée que ce qui eût été inconvenable et blasphé-
 matoire dans la bouche du bon larron, est tout à fait
 convenable et chrétien aujourd'hui que Jésus est au
 ciel. Car notre Seigneur, quoique au ciel, est aussi
 près de chaque pécheur, pour l'entendre et lui pardon-
 ner, qu'il était du larron sur la croix : son oreille n'est
 pas plus éloignée de la bouche du pécheur qui lui de-
 mande grâce aujourd'hui, qu'elle ne l'était du larron
 crucifié ; son cœur n'est pas moins bon et compatissant
 aujourd'hui qu'il ne l'était au jour de sa mort . . . les

pauvres pécheurs ne lui sont pas moins chers aujourd'hui qu'alors . . . Et il n'a pas plus besoin qu'alors d'être comme forcé par sa mère, pour pardonner au pécheur repentant.

Le bon larron n'eut pas besoin d'intercesseur pour toucher le cœur de Jésus . . . Quoique la mère du Sauveur fût là présente, il n'eut pas même la pensée de s'adresser à elle. Il comprit que Jésus était son ami, son Sauveur et son Dieu ; et il ne se trompa pas . . . Il mit en Jésus et en Jésus seul, toute son espérance, et il ne fut pas désappointé. Il parla hardiment à Jésus, comme on parle à un ami, à un frère chéri ; et il fit bien : car c'était ainsi, comme c'est encore ainsi, que Jésus veut qu'on lui parle.

Et soutenir que Jésus a plus besoin aujourd'hui qu'alors d'être stimulé et réveillé ou apaisé par sa mère, pour écouter les pauvres pécheurs qui reviennent à lui, serait une puérile absurdité, si ce n'était pas un affreux blasphème.

Lorsque Dieu, dans sa grande miséricorde, ouvre les yeux d'un Catholique romain sur les erreurs de son Eglise, le premier sentiment qu'il éprouve est celui d'une indicible joie, pour la faveur qu'il a reçue. Mais la seconde chose qui frappe son esprit et son cœur, est un sentiment d'étonnement sur la facilité et l'espèce de sincérité avec lesquelles il a pris et cru, comme vérités incontestables, les erreurs et les superstitions les plus palpables et les plus anti-chrétiennes.

Or l'erreur la plus chère et la plus enracinée au cœur d'un Catholique romain, est que le moyen le plus court et le plus certain de se faire écouter de Jésus-Christ et d'attirer sur nous un regard de sa miséricorde, soit, non pas de lui parler directement nous-mêmes, mais de lui faire parler par quelques-uns des saints du

ciel que nous croyons les plus chers à son cœur. Pour appuyer cette erreur, tous les théologiens modernes de l'Eglise de Rome nous assurent que Jésus étant le Saint des Saints, il est tout naturel qu'il écouterait, avec plus de plaisir, la voix d'un de ses élus au ciel que celle d'un pécheur tel que nous sommes tous. L'Eglise de Rome nous assure donc que le saint ou la sainte du ciel à qui je m'adresse, m'écouterait avec plus de plaisir, de facilité, de promptitude, de miséricorde et d'amour que Jésus-Christ ne le ferait.

Car si l'Eglise de Rome, revenant à la vérité évangélique qu'elle a depuis si longtemps oubliée, disait au pécheur : " Il n'y a pas un saint ni une sainte au ciel qui vous aime autant que Jésus-Christ ; il n'y a pas une oreille aussi attentive que la sienne à la voix de notre repentir ; il n'y a pas au ciel une intelligence, un cœur plus aisément et plus miséricordieusement touché de compassion par toutes vos misères, que l'âme de Jésus-Christ ; il n'y a pas une personne au ciel qui ait autant de plaisir à s'entendre invoquer et à se voir approcher par un pécheur repentant, que Jésus ;" les peuples mettraient toute leur confiance en Jésus, et en Jésus seul, et ils ne s'adresseraient qu'à lui, comme l'Evangile le veut.

En effet, ne serait-ce pas une souveraine folie, dans ce cas, d'aller à d'autres qu'à Jésus pour obtenir quelques faveurs ?

Si l'Eglise de Rome, au lieu de se perdre et de s'égarer dans ses folles et vaines traditions, s'en tenait à la parole de Dieu, elle dirait, comme St. Paul, " Tout me semble une perte, au prix de cette haute connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses." (Phi. III, 8.) Si laissant de côté les déplorables sophismes qui font la

base de son culte des Saints, l'Eglise de Rome tenait le langage de la Vérité évangélique, ses peuples partout sauraient qu'en *Jésus*, et en *Jésus seul*, ils ont tous les trésors de la miséricorde, de l'amour et de la puissance de Dieu ; leurs pensées, leurs cœurs et leur espérance se tourneraient vers Jésus, et Jésus seul ; ils sauraient alors que la puissance, la miséricorde, la compassion de Jésus sont *toujours* actives, *toujours* efficaces, et surtout, *toujours* au service de chaque pécheur repentant. Ses peuples sauraient, en même temps, que ces trésors de la miséricorde du Sauveur Dieu et homme, ne sont monopolisés par personne ; qu'ils ne sont pas la propriété de quelques saints ou saintes en particulier ; mais qu'ils sont les trésors de chaque pécheur, qui a le droit d'y puiser selon son repentir, son amour et sa foi.

“ Tout ce que vous demanderez à mon père en mon nom, disait Jésus-Christ, vous sera accordé.” Après une telle déclaration de la bouche même du Sauveur, comment croire que l'on ait besoin de s'adresser à des saints et à des saintes pour se le rendre favorable ?

Car, homme pour homme, pourquoi Jésus-Christ au ciel serait-il moins prêt à m'écouter et à avoir pitié de moi que St. Pierre, St. Paul ou tout autre saint à qui l'on veut que je m'adresse ? L'humanité de St. Pierre, de St. Paul etc., serait-elle donc plus parfaite que l'humanité de Jésus-Christ ? Y aurait-il donc plus de compassion naturelle, plus de charité dans St. Pierre, et dans St. Paul etc., que dans Jésus-Christ ? . . . Mais pourquoi cela ? Et où trouver des raisons d'une si monstrueuse doctrine ?

Soutenir, comme l'Eglise de Rome le fait, que les Saints, n'ayant rien au-dessus de nous par leur nature, et ayant été pécheurs comme nous, connaissent

mieux nos misères et doivent plus y compatir que Jésus, parce qu'il est impeccable, c'est nier l'humanité comme la divinité du Sauveur ; c'est nier l'Évangile, qui nous apprend que Jésus a non-seulement connu et compris toutes nos misères infiniment mieux que tous les Saints, mais qu'il a payé jusqu'à la dernière obole la dette de nos péchés, et qu'il les a tous lavés dans son sang.

Comment Jésus aurait-il pu porter nos péchés sur lui, comment aurait-il pu se charger de nos iniquités et payer tout ce qui était dû à la justice de Dieu, *sans les connaître* parfaitement, sans en comprendre le nombre, la nature et la malice ? Mais surtout comment le Sauveur du monde aurait-il pu se charger de payer la dette de nos iniquités, si ces iniquités n'eussent pas excité, dans son âme, un degré de sympathie, de compassion et de charité dont tous les Saints à la fois ne seront jamais capables ?

Oublions, pour un instant, que Jésus-Christ est Dieu ; supposons qu'il ne soit qu'un homme, et ne fixons notre pensée que sur cette personne humaine. Nous le demandons ; trouverons-nous, dans les livres saints, une seule expression qui nous donne à penser que, comme homme, Jésus soit moins bon, moins patient, moins miséricordieux pour nous, que St. Pierre, St. Paul ou la Ste Vierge ? Et, cependant, pour que je m'adresse à un saint de préférence à un autre, il faut que j'aie une raison de croire que ce saint me sera plus favorable que celui à qui je le préfère.

Pour que je m'adresse à Ste Marie, par exemple, plutôt qu'à Jésus, et que je demande à cette femme bénie entre toutes les femmes, de parler pour moi à Jésus-Christ, il faut que je croie qu'elle m'écouterà et m'exaucera plus sûrement et plus vite que *Lui*. Car, du

moment que je croirai que Jésus me sera plus favorable et sera plus compatissant à mes misères que Marie, ou tout autre saint, j'irai à Jésus. Rien de plus simple et de plus naturel, et par cela même, rien de plus fort que cet argument. Or le simple bon sens comme l'Evangile me dit que si Jésus n'était qu'un homme au ciel, il y serait, comme il était sur la terre, le plus compatissant, le plus aimant, le plus charitable, le plus puissant des hommes saints. Et, par conséquent, (toujours supposant qu'il ne soit qu'un homme,) alors même, je ne devrais m'adresser qu'à lui, dans mes prières.

C'est dans ce *Jésus-homme* que je devrais mettre ma plus grande confiance ; c'est de ce *Jésus-homme* que je devrais attendre les plus prompts secours ; c'est à ce *Jésus-homme* que je devrais parler avec plus de confiance et de plaisir.

Et les moins instruits comme les plus savants de mes frères de l'Eglise de Rome, seraient forcés d'avouer que j'agis avec sagesse ; ils ne pourraient s'empêcher de confesser que ceux qui mettraient leur confiance en des saints moins bons, moins puissants, moins charitables, que mon saint protecteur et ami Jésus, manqueraient de sagesse, pour ne rien dire de plus.

Mais osera-t-on dire que la sainte humanité de Jésus a perdu de sa charité, de sa miséricorde et de sa puissance et de sa douceur envers le pécheur, par son intime union avec la Divinité ? . . .

Non, il est impossible qu'aucun Catholique romain ose proférer une parole aussi impie et insensée, de propos délibéré.

Or c'est pourtant ce que tous les Catholiques romains, sans s'en douter, font et disent, à chaque fois qu'ils n'osent parler à Jésus-Christ, sous prétexte qu'il

ne les écoutera pas, à cause de leurs péchés, et qu'ils s'adressent à des saints dont ils se croiront mieux exaucés !

S'il est possible que *l'homme* au ciel nous aime, nous écoute avec plaisir, il est encore bien plus possible et plus certain que *l'homme-Dieu* nous écoutera avec plaisir et nous exaucera dans son infinie miséricorde.

C'est donc une folie inconcevable, que de laisser là l'homme-Dieu, de n'oser parler à l'homme-Dieu, de se defier de l'homme-Dieu, pour s'adresser à *l'homme* et et mettre toute son espérance en *l'homme* !

Mais cette folie devient un crime sans excuse, une abomination, une idolâtrie, lorsque cet *homme-Dieu* est descendu du ciel pour nous dire lui-même qu'il est *notre ami, notre frère, notre Sauveur, notre avocat, notre tout, notre Dieu* infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment charitable !

CHAPITRE IV.

AFFREUX BLASPHÈMES DE L'ÉGLISE ROMAINE A L'ÉGARD DE LA STE. VIERGE ET DE JÉSUS-CHRIST.

Premier Blasphème.

“ Si la chair de Marie ne fut point séparée de celle
“ de Jésus, comment la mère pourrait-elle être séparée
“ de la puissance du fils ? D'où il résulte que la gloire
“ et la puissance ne sont pas seulement communes à la
“ mère et au fils ; mais qu'ils jouissent l'un et l'autre
“ d'une gloire et d'une puissance égales.” (*Les Gloires
de Marie, chap. 1, page 2.*)

[Ce livre a été écrit par un évêque italien, nommé
Liguori, qui a été mis au nombre des Saints. Ce livre
a été approuvé dans la bulle de canonisation, et de-
puis par tous les papes et les évêques de Rome.]

Second Blasphème.

“ Le règne de Dieu se compose de puissance et de
“ miséricorde. Il a gardé, par lui-même, la première,
“ et il a abandonné la miséricorde à sa mère. Et St.
“ Thomas dit : Au moment où la Vierge conçut dans
“ son sein le Verbe Divin et l'enfanta, il se fit, entre
“ elle et Dieu, un partage de puissance : elle devint la
Reine de Miséricorde, tandis que Jésus resta le Roi
de la Justice. (*Gloires de Marie, vol. 1, page 4.*)

Troisième Blasphème.

“ Dieu a donné à son fils la mission de juger et de
“ punir ; et à Marie celle de compatir aux malheureux
“ et de les soulager.” (*Gloires de Marie, vol. 1, page 5.*)

Et cette idée impie que la Ste Vierge est plus miséricordieuse, plus tendre pour les pécheurs que Jésus-Christ, est répétée en mille endroits de ce livre des Gloires de Marie.

Dans le premier de ces extraits, nous entendons l'Eglise de Rome nous assurer que la gloire et la puissance de la Ste Vierge sont égales à la puissance et la gloire de Jésus-Christ ; dans le second et troisième extraits, l'Eglise romaine, enchérissant sur son premier blasphème, nous montre Jésus-Christ dépouillé de sa miséricorde, par Dieu le père, au profit de la Ste Vierge. Il ne reste plus à Jésus-Christ que la justice, le châtiment, le feu, l'enfer ! La miséricorde, qui était d'abord son partage, est passée à sa mère !

En vérité, les plus grands impies, les Voltaire et les autres coriphées de son école, ont-ils jamais plus outragé Jésus-Christ et la sainte et bien heureuse femme qui lui servit de mère, suivant la chair ?

Blasphème Quatrième.

“ Quand Assuérus vit Esther en sa présence, il lui
 “ demanda avec amour ce qu'elle voulait de lui. La
 “ Reine lui répondit : O Roi : si j'ai trouvé grâce de-
 “ vant vous, accordez-moi le salut de mon peuple. As-
 “ suérus l'entendit, et il ordonna, sur le champ, que la
 “ sentence de mort fut révoquée. Or, si Assuérus ac-
 “ corda à Esther le salut des Juifs, parce qu'il l'aimait ;
 “ comment Dieu, qui aime Marie d'un amour immense,
 “ ne l'exaucera-t-il point quand elle priera pour les mal-
 “ heureux pécheurs qui se seront recommandés à elle ? ”

(Gloires de Marie, vol. 1, page 7.)

Si la Ste Vierge pouvait verser des larmes au ciel, n'en verserait-elle pas lorsqu'elle entendrait Jésus-Christ comparé, dans son amour pour nous, à l'impie

Assuérus, dans son amour pour sa femme? . . . Quelle douleur et quelle consternation au ciel si, comme le dit l'Eglise romaine, les Saints peuvent voir tout ce qui se passe ici-bas ! Quelle douleur pour la mère et les disciples du Sauveur, de voir tant de millions d'âmes trompées par les papes de Rome, ôter à Jésus sa couronne de miséricorde et d'amour au profit d'une créature !

Blasphème Cinquième.

“ Si une mère savait que deux de ses fils sont divisés
 “ par une haine mortelle, n'emploierait-elle pas tous les
 “ moyens de rétablir la paix et l'harmonie ? Ainsi,
 “ Marie est mère de Jésus et mère de l'homme ; et
 “ quand elle voit un pécheur devenir l'ennemi de son
 “ divin fils, elle n'a de repos que lorsqu'elle a rétabli la
 “ paix entre eux.” (*Gloires, vol. I, page 46.*)

Ainsi ce Sauveur que l'Evangile nous montre bon, doux, compatissant pour les pécheurs, jusqu'à verser son sang pour eux ; ce Sauveur qui aime ses propres bourreaux, qui leur pardonne et prie son Père pour eux, en disant : “ Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ; ” le Sauveur dont Jean disait : “ Voici l'agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde ; ” l'Eglise romaine nous le représente comme *haïssant* le pécheur d'une haine mortelle ! Et, d'après les papes, sa réconciliation avec son frère pécheur, ne devient possible que parce que Marie se met entre eux deux, pour les réconcilier ! Ce n'est pas par amour pour nous, pauvres pécheurs, ce n'est pas par compassion, par charité, par grâce gratuite, que Jésus nous pardonne et se réconcilie avec nous ; c'est par amour et obéissance pour sa mère ! C'est ainsi que le sublime dogme de la miséricorde et de l'amour infinis de Dieu pour l'homme déchu et pécheur, est entiè-

rement travesti, rapetissé, sacrilègement détruit par l'Eglise romaine ! Et elle appelle cela honorer la Ste Vierge ! Si c'est ainsi qu'elle aime à être honorée, elle dut se trouver bien honorée par les Juifs qui couvraient de crachats le visage du Sauveur !

Blasphème Sixième.

“ La femme Técuïte, dit le livre des Rois, vint un
 “ jour trouver David et lui dit : J'avais deux fils ; l'un
 “ a tué l'autre ; la justice veut m'ôter celui qui me
 “ reste : ayez pitié de moi, et ne faites pas que je perde,
 “ à la fois, mes deux enfants. David eut compassion
 “ de cette femme ; il renvoya absous le fils coupable,
 “ et le lui rendit. Or, telle est aussi la prière de Marie
 “ au Seigneur, quand elle intercède pour un pécheur
 “ qui a recours à elle. Mon Dieu, dit elle, j'avais deux
 “ fils, Jésus et l'homme ; l'homme a tué Jésus sur la
 “ croix, et votre justice veut le condamner. Mais, oh !
 “ mon Dieu ! mon Jésus est déjà mort ! ayez donc pitié
 “ de moi, et ne faites pas que mes deux fils me soient
 “ enlevés à la fois. Non, Dieu ne peut pas condamner
 “ les pécheurs qui recourent à Marie, et pour qui cette
 “ bonne mère intercède.” (*Gloires, vol. 1, page 49.*)

Ces lignes, que nous copions mot à mot du célèbre livre catholique romain, Les Gloires de Marie, prouvent que l'Eglise de Rome veut non-seulement que la Ste Vierge soit intermédiaire et avocate entre nous et Jésus au ciel, mais que de plus elle soit avocate entre nous et Dieu le Père ! ce qui est le comble de l'absurdité et de l'impieité. Avec cette doctrine toute nouvelle, Jésus-Christ est vraiment détroné au ciel, il y est mort ; le pécheur l'a tué ! Il ne peut plus parler ni prier pour les autres ; ce n'est plus qu'un cadavre inanimé ; c'est la Vierge Marie, alors, qui, voyant son fils

Jésus mort, et comprenant que Dieu le Père va faire mourir le meurtrier, cherche à désarmer sa colère. Et qu'on le remarque bien, si la Ste Vierge demande grâce et pardon au Père Eternel pour le pécheur, le meurtrier de son fils Jésus, ce n'est pas au *nom* et pour l'*amour de Jésus* qu'elle le fait ; ce n'est pas au nom du sang qui a coulé sur le Calvaire qu'elle cherche à désarmer le courroux de Dieu le Père ! C'est en son propre nom, à elle ; c'est pour son propre amour ; c'est à cause de la *douleur* qu'elle éprouverait de voir ses deux fils morts !

Avec cette monstrueuse doctrine, il est visible que l'Evangile est une fable—Jésus-Christ n'est plus rien... la Vierge Marie seule est tout !

Seigneur ! jusqu'à quand laisseras-tu l'ennemie de ton Fils Eternel souiller la terre de ses blasphèmes et tromper les peuples rachetés par le sang du Calvaire !

Blasphème Septième.

“ Ce n'est pas sans raison que St. Laurent Justinien “ appelle Marie l'Espérance des pécheurs, *puisqu'elle* “ *seule* peut obtenir de Dieu leur pardon.” (*Gloires, vol. 1, page 53.*)

Blasphème Huitième.

“ Si Dieu n'a pas détruit l'homme après son premier “ péché, c'est dans une pensée d'amour pour la *Vierge* “ qui devait naître un jour. Il n'y a pas de doute que “ toutes les grâces et les pardons obtenus dans l'an- “ cienne loi, ne l'aient été qu'en considération de “ Marie.” (*Gloires de Marie, vol. 1, page 53.*)

Tous les prophètes, tous les Evangélistes, tous les disciples de Jésus-Christ, sans une seule exception, et Jésus-Christ lui-même, nous avaient assurés que c'était *seulement* en vue et pour l'amour d'un Sauveur futur,

que les bénédictions des temps anciens avaient été données aux hommes—Dieu lui-même, parlant à Abraham du Sauveur qui naîtrait de lui, l'avait assuré *qu'en lui toutes les nations de la terre seraient bénies*. . . On avait cru jusqu'ici, que le serpent d'airain, élevé dans le désert dont la vue seul guérissait les malades qui le regardaient, était une figure de Jésus-Christ, et du pardon accordé à tous ceux qui tourneraient vers lui leurs espérances, leurs regards et leurs cœurs. . . C'était ce que Jésus lui-même nous assurait dans St Jean, ch. III, v. 14, 19. Mais voici l'Eglise de Rome qui vient donner un démenti formel et public à toutes ces vieilles idées des Prophètes, des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même ! D'après les Papes et les évêques de Rome, il ne faut pas douter que toutes les grâces et tous les pardons obtenus dans l'ancienne loi, ne l'aient été qu'en considération de Marie !

Esperons que le Seigneur saura tirer le bien même du mal ; et que nos frères de l'Eglise de Rome, voyant quelles impiétés, quels blasphèmes cette Eglise prêche, s'en éloigneront avec horreur et reviendront à Jésus le Fils de Dieu : "car le père aime le Fils, et il lui a donné "toutes choses en main: qui croit au fils a la vie "éternelle. (*St. Jean, III, v. 35 et 36.*)

Blasphème Neuvième.

"Avant Marie, il n'y avait personne pour arrêter le "bras de Dieu. Mais maintenant, si Dieu est irrité contre un pécheur, Marie intervient: elle arrête la main "de son fils prêt à punir, et elle sauve le coupable."

(*Gloires, vol. 1, ch. III, p. 99.*)

L'Esprit Saint, dans l'Epître aux Romains, nous assure que *Jésus-Christ est à la droite de Dieu*, son père, et prie pour nous. (*Rom. ch. 8, v. 35.*)

Dans l'Épître aux Hébreux, le même Esprit-Saint nous dit de notre Sauveur: " Il peut sauver pour tous jours ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant, pour intercéder pour eux." (*Hébreux, VII, 25.*) Dans la première Épître de St. Jean, ch. 2, le même Saint-Esprit, par l'Apôtre, nous dit: " Ne péchez pas, mais si vous avez péché, nous avons un avocat auprès du Père, savoir: Jésus-Christ le Juste. Car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde." (St. Jean, ch. II, v. 12.) L'Évangile donc nous assure que Jésus-Christ dans le ciel, est sans cesse occupé à prier pour les pécheurs; il est sans cesse occupé à demander grâce et pardon pour nous, pour prix du sang qu'il a répandu sur la croix, des douleurs qu'il a endurées et de la mort qu'il a subie... Mais l'Eglise de Rome ne croit pas à ce Sauveur qui prie sans cesse pour les pauvres pécheurs. Le nouvel évangile des papes ne nous parle que d'un Sauveur toujours fâché et en courroux contre le pécheur—Le Sauveur qu'elle offre à ses peuples, après avoir mis de côté, le miséricordieux Jésus de l'Évangile, a le bras sans cesse levé pour écraser et punir le pécheur. Et elle nous assure que si ce bras redoutable ne nous a pas encore écrasés, sous le poids de sa colère, c'est, non à la bonté et à la miséricorde de Jésus-Christ, mais à la bonté et à la miséricorde de la Ste Vierge que nous le devons!! Et ces affreuses doctrines sont appelées " Les Gloires de Marie!" Et ceux qui ont horreur de ces doctrines détestables, sont appelés hérétiques!!!

Seigneur, aie pitié de ton peuple, et sauve-le des mains de ceux qui le conduisent dans les voies de l'erreur!

Blasphème Dixième.

“ Coriolan tenait Rome assiégée, et restait insensible
 “ aux larmes et aux prières de tous ceux des citoyens
 “ qui vinrent implorer sa clémence : mais sa mère
 “ s’étant présentée à son tour, il ne put lui résister, et
 “ leva le siège. L’efficacité des prières de Marie, com-
 “ parées à celles de Véturie, est d’autant plus certaine
 “ sur Jésus que Jésus a pour sa mère, plus d’amour et
 “ de reconnaissance.” (*Gloires de Marie, vol. 1, p. 169.*)

Ne se sent-on pas le cœur brisé de tristesse et l’âme saisie d’épouvante quand on entend les papes de Rome comparer Jésus-Christ au farouche Coriolan ! Cette Eglise perfide et impie dégrade notre Sauveur, eile le couvre de boue, elle en fait un espèce de mannequin, toujours armé du fouet et du bâton, afin d’élever sa nouvelle divinité, son Sauveur moderne, LA VIERGE ! sur l’autel du fils de Dieu !

Frère de l’Eglise de Rome, les ténèbres qui vous environnent sont bien profondes, si vous ne voyez pas par ces comparaisons de Jésus avec Coriolan, par cette supériorité d’amour et de charité d’une créature sur le Fils de Dieu, que l’on vous a mis hors des limites du christianisme et que l’on vous a poussés vers l’abîme de l’infidélité et de l’idolâtrie. Et, si les blasphèmes que vous venez de lire, et qui sont copiés d’un des livres les plus approuvés de votre Eglise ne suffisent pas pour vous montrer que, dans l’Eglise de Rome, Jésus-Christ n’est rien et la Ste. Vierge est tout : lisez les mêmes *Gloires de Marie, vol. 1, chap. VIII, p. 239*, et vous trouverez les paroles suivantes : “ Là où n’est pas la
 “ femme, dit l’Esprit Saint, le pauvre souffre et gémit.
 “ Cette femme c’est Marie dont l’absence laisse le
 “ pauvre dans les larmes et la douleur : c’est-à-dire que
 “ Dieu ayant voulu que toutes les grâces fussent dis-

“ pensés aux hommes par les prières de Marie, si ses
 “ prières manquent, il n’y a plus sur la terre, ni espé-
 “ rance, ni miséricorde !”

Frères de l’Eglise de Rome, si ces paroles ne suffisent pas encore à vous montrer les doctrines perverses et impies de votre Eglise, lisez à la page 243 : “ La révolution que le soleil accomplit dans un an, la lune l’accomplit dans un mois : ainsi souvent le nom de “ Marie fait plus pour notre salut que le nom de Jésus.” (*ch. IX, p. 243.*)

Que l’on mette ces paroles de Rome à côté de la parole de Dieu, et l’on verra vers quel abîme les papes font reculer le monde :

“ Il n’y a point de salut en aucun autre : car il n’y a “ pas sous le ciel d’autre nom que celui de Jésus, qui “ soit donné aux hommes, par lequel nous devions “ être sauvés.” (*Act. IV, v. 12.*)

Si l’Eglise de Rome dit la vérité, lorsqu’elle nous assure que *souvent le nom de Marie fait plus* pour notre salut que le nom de Jésus, alors l’Evangile ment, lorsqu’il nous dit qu’il *n’y a pas d’autre* nom que celui de Jésus par lequel on puisse être sauvé... Entre les doctrines de l’Eglise romaine et l’Evangile, comme on le voit, il y a un abîme insondable, il y a la différence des ténèbres à la lumière, la distance de l’enfer au ciel — Rome, c’est la nuit ; l’Evangile, c’est le jour ; Rome, c’est l’erreur ; l’Evangile, c’est la vérité ; Rome, c’est l’esprit d’erreur et de mensonge ; l’Evangile c’est l’Esprit de Dieu... Voilà pourquoi Rome trompe et séduit les peuples qui l’écoutent lorsqu’elle leur dit : “ Souvent le nom de Marie fait plus pour notre salut “ que le nom de Jésus.” Et l’Evangile éclaire et sauve les peuples qui l’écoutent, lorsqu’il dit : “ Il n’y a pas “ d’autre nom que celui de Jésus pour être sauvé.”

Blasphème Onzième.

“ Le frère Léon raconte qu’il vit un jour une échelle
 “ rouge sur laquelle était Jésus, et une échelle blanche
 “ sur laquelle était Marie. Beaucoup d’hommes se
 “ pressaient autour de la première échelle, montaient
 “ quelques pas, et tombaient: ils recommençaient, puis
 “ retombaient de nouveau. Une voix leur cria d’aller
 “ à l’échelle blanche au haut de laquelle était Marie ;
 “ ils le firent, et alors il les vit monter sans peine. Il
 “ vit Marie leur tendre la main, et les conduire jus-
 “ qu’en Paradis. . . A qui le salut, à qui le royaume du
 “ ciel ? se demande St. Denis le chartreux : puis il ré-
 “ pond, à *ceux là seuls* que la reine des miséricordes
 “ favorise de ses prières !” (*Gloires de Marie, vol. 1, ch.*
VIII, p. 227.)

Après la lecture de cette histoire, qui est peut-être le résumé le plus complet de toutes les doctrines blasphématoires de Rome sur son culte des Saints et surtout de la Ste Vierge, comment ne pas comprendre et avouer que les tendances de l’Eglise romaine sont de détruire complètement la foi en N. S. Jésus-Christ, de dégrader le Sauveur du monde, de le montrer *inférieur* en amour, en puissance et en miséricorde à Marie !

Dans cette ignoble histoire, les papes et les évêques de Rome nous montrent Jésus et la Ste Vierge au haut d’une échelle qui va de la terre au ciel. Tout naturellement les hommes qui veulent aller au ciel courent à l’échelle de Jésus pour y monter. Ces hommes ont sans doute entendu parler de l’amour de Jésus pour les pécheurs ; ils savent sans doute que ce *miséricordieux Sauveur* les a tant aimés qu’il s’est livré à la mort pour les avoir avec lui dans le ciel. . . Qui sait même si ces bonnes gens n’ont pas appris, quelque part, que Jésus avait dit aux pécheurs: “Venez à moi ; in-

“voquez mon nom et vous serez sauvés... Je suis la lumière et la vie... Je suis le chemin—je suis la porte du ciel—personne ne peut aller au ciel, à mon Père, “que par moi,” etc, etc. Attirés donc par toutes ces choses, et appuyés sur l'idée qu'étant le Fils de Dieu et Dieu lui-même, puisqu'il les appelait à lui, il serait bien assez bon et assez fort pour les *aider* à monter: ils vont donc à l'échelle au haut de laquelle est ce Jésus qui crie à tous les pécheurs: “Venez à moi.”

Mais quel n'est pas le désappointement de ces pauvres gens, lorsqu'étant montés à une certaine hauteur, ils se sentent défaillir et tellement épuisés qu'ils courrent risque de tomber! Probablement qu'alors ils appellent au secours ce Jésus qui est au haut de l'échelle. Mais, voilà qu'il est sourd et ne les entend pas; ils le conjurent de leur tendre la main... mais tout est inutile: il dort probablement, car il ne fait aucun cas d'eux. Si bien, que ces infortunés, épuisés, tombent à terre tout meurtris. Mais ils ne se découragent pas; car ils veulent absolument monter au ciel. Les voilà donc de nouveau à l'œuvre pour monter; et c'est toujours par l'échelle au haut de laquelle est Jésus, qu'ils veulent y aller. Voyez comme ils font effort pour s'élever jusqu'au haut et se rendre jusqu'au Sauveur. Mais, de nouveau, voilà leurs forces qui faiblissent; les voilà épuisés, n'en pouvant plus. Ah! ils avaient espéré que ce Jésus qu'ils croyaient si bon si charitable, si compatissant allait les aider!

Oui! si c'eût été le vrai Jésus de l'Evangile qui eût été là, au haut de l'échelle, il les aurait très certainement aidés; il leur aurait tendu la main; il serait même descendu à leur rencontre pour les aider à monter. Car le Jésus, le Sauveur de l'Evangile, lui, court après sa brebis, il la met sur ses épaules, il l'apporte au

bercail. Le Jésus, le Sauveur de l'Evangile court au devant de son enfant qui était perdu. . il le presse sur son sein. Mais c'était le Jésus de Rome, c'était le Sauveur à la façon des Papes et des évêques romains, qui était au haut de l'échelle. Or, ce Sauveur, ce Jésus de l'Eglise romaine, quand il ne dort pas, fait la sourde oreille: il fait semblant de ne pas voir la profonde misère du pécheur; ou s'il la regarde, c'est pour éprouver un suprême dégoût: en les voyant, il s'arme pour les châtier, il lève son bras pour les frapper et s'en débarrasser; il est là, le Sauveur à la façon de Rome, au haut de l'échelle par laquelle les hommes veulent monter au ciel; un petit peu d'aide de sa part, les amènerait jusqu'à lui; mais le Jésus, le Sauveur de l'Eglise des papes a la main trop blanche et trop pure pour toucher du bout du doigt ces misérables. Il se respecte trop pour s'occuper de pareilles vermines; il les voit donc tomber et se meurtrir au pied de son échelle sans s'en occuper le moins du monde.

Oui, encore une fois, le voilà le Sauveur à la façon des papes, tel que l'Eglise de Rome elle-même le dépeint dans son fameux livre des Gloires de Marie!

Mais après avoir vu avec quel souverain mépris l'Eglise de Rome dépeint le Sauveur du monde, voyons quelle merveilleuse puissance, quelle charité, quelle miséricorde sont attribuées à Marie.

“ Une voix leur cria d'aller à l'échelle blanche où
 “ était la Ste Vierge, et ils le firent, et alors, il les vit
 “ monter sans peine au ciel. Marie leur tendit la
 “ main et les conduisit jusqu'en Paradis. A qui le
 “ salut, à qui le royaume du ciel? A ceux là seuls que
 “ la reine des miséricordes favorise de ses prières.”

(*Gloires de Marie*, Vol. 1, ch. VIII, § III, p. 227.)

Ces dernières paroles n'ont pas besoin d'explication

ni de commentaire . . . Tout Catholique romain dont le cœur sera droit et honnête verra aisément que, dans son Eglise, le Sauveur qu'on lui prêche, ne peut pas être le Sauveur de l'Evangile : il verra qu'autant le Sauveur des papes est une nullité, un Sauveur sans charité, sans souci pour les pécheurs, autant la Vierge est exaltée par sa puissance, sa charité, son dévouement pour le salut des pécheurs : il verra, en un mot, que Jésus-Christ est outragé, méconnu, détrôné dans l'Eglise de Rome au profit de la Vierge . . . Et avec la grâce de Dieu, nos frères de l'Eglise de Rome comprendront que cette Eglise est autant l'ennemie de la Ste. Vierge que de Jésus.

Blasphème douzième.

“ Une servante de Marie alla un jour prier dans une
“ de ses églises, sans le dire à son époux ; et elle se
“ trouva empêchée par une horrible tempête, de reve-
“ nir à la maison ce soir-là.”

“ Accablée par la crainte que son époux ne se mît
“ en colère contre elle, elle se recommanda à Marie.
“ Mais à son retour, elle le retrouva plein de bonté
“ pour elle.”

“ Après avoir questionné son époux à ce sujet, elle
“ découvrit que, pendant cette nuit-là même, la divine
“ Mère avait pris sa forme et ses traits ; et qu'elle
“ avait pris sa place dans toutes les affaires de la
“ maison.”

“ Elle raconta ce prodige à son mari, et tous les
“ deux devinrent très dévoués à la Sainte Vierge.”—

(Gloires de Marie, page 701.)

Ne semble-t-il pas évident que le Dieu de l'Evan-
gile a aveuglé l'Eglise de Rome pour lui faire publier
cette fable ignoble, puérile, infâme au sujet de la
Sainte Vierge ?

ALLONNÉ
PAR
M. J. B. B. B.

Voilà que cette Eglise perfide, oubliant ce qu'elle doit de respect à Jésus-Christ et à la Sainte femme qui fut sa mère, suivant la chair, nous la représente comme allant, pendant la nuit, prendre dans la maison, la place des épouses absentes auprès des maris, afin qu'ils ne s'aperçoivent pas que leurs femmes ne sont pas à la place où les convenances, les lois de la morale comme celle de la société et de la religion les appellent.

Peut-on s'empêcher de rougir quand on lit dans ce fameux livre des "Gloires de Marie" que la Sainte Vierge porte la complaisance jusqu'à ce point envers les femmes qui lui sont dévouées !

N'est-ce pas nous dire que la Mère de Notre Sauveur, comme homme, a remplacé dans l'Eglise de Rome les impudiques Venus, les infâmes Junons des temps passés !

Nous le redisons donc hardiment en terminant ce court traité : *l'Eglise de Rome est l'Ennemie de la Ste Vierge et de Jésus-Christ.*

Puisse le Seigneur, dans son infinie bonté, accorder à tous nos chers frères et amis qui sont encore sous le joug de l'infidélité romaine, la même grâce qu'il nous a donnée, et les amener aux pieds de Jésus-Christ comme étant seul notre espérance, notre salut, notre Sauveur !

